

A propos des témoignages de François Bourquenoud et d'Eugénie de Treytorrens sur le Valais au début du XIX^e siècle

Pierre-Alain PUTALLAZ

Introduction

Nombreux sont les voyageurs qui ont décrit peu ou prou le Valais du début du XIX^e siècle. Parmi eux, des Confédérés, tels le Fribourgeois François Bourquenoud et la Vaudoise Eugénie de Treytorrens dont les témoignages, intéressants à être comparés, nous ont inspiré diverses réflexions.

I

François Bourquenoud, Eugénie de Treytorrens et leurs séjours respectifs en Valais

En août 1810, le Fribourgeois François Bourquenoud (1785-1837), né à Charmey de l'union de Pierre et de Marie-Catherine Dousse, jeune érudit passionné de sciences naturelles — de botanique surtout — et d'histoire, visite durant quelques jours le Valais : il réalise ainsi un désir qui lui tient à cœur depuis plusieurs années déjà et va se contenter d'une étude superficielle de cette région, qui lui permettra notamment « d'avoir une idée générale de ses productions »¹.

¹ *Relation du voyage fait en Valais en août 1810 par François Bourquenoud le Jeune*, publ. par André DONNET, dans les *Annales valaisannes*, 1949, p. 124 (= BOURQUENOUD désormais). On y trouve un avant-propos rédigé par André DONNET (pp. 93-96) et le texte de François BOURQUENOUD intitulé *Voyage en Valais, 1810* (pp. 97-128). — Nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation des citations contenues dans le présent travail quand nous l'avons jugé nécessaire.

Le 15 août 1810, il rejoint à Bellegarde le Père Nicolas, un capucin du couvent de Bulle, alias Joseph Quartenoud (1772-1815), et, ensemble, à pied, ils font route vers Sion. Ils remontent la vallée de la Jogne, pénètrent en territoire bernois, s'arrêtent à Abläntschen, passent le Schlündi, atteignent Gstaad avant de dormir dans une grange sise entre ce village et celui de Gsteig. Le 16, après avoir déjeuné à Gsteig, ils franchissent le Sanetsch et, par Chandolin, gagnent Sion. Le 17 août est réservé à la visite de cette ville où, durant l'après-midi, Jean-Népomucène Jeggli, tenancier de l'auberge du *Tonnelier* à Bulle, se joint à eux : celui-ci s'est déplacé au moyen d'un cabriolet qui, désormais, va également servir aux deux autres Fribourgeois. Le 18, les trois voyageurs quittent Sion et, via Sierre, Loèche, Tourtemagne, Turtig et Viège, se rendent à Brigue. Le 19, ils gravissent le Simplon jusqu'à l'hospice — l'ancien hospice Stockalper — avant de revenir dormir à Brigue. Le 20, dans l'après-midi, ils sont de nouveau à Sion ; le 21, par Saint-Pierre-de-Clages, Riddes et Martigny, ils gagnent Saint-Maurice ; le 22, ils entrent dans le canton de Vaud et François Bourquenoud sera de retour, chez lui à Charmey, le 24 août 1810, après avoir passé une nuit à Vevey et une autre à Bulle où il a pris congé de ses deux compagnons.

Dans les semaines, voire les mois qui suivent, le Fribourgeois entreprend la relation de son périple, qui sera publiée dans son intégralité sous le titre *Voyage en Valais, 1810* dans les *Annales valaisannes* de 1949 par André DONNET.

Quant à la Vaudoise Eugénie de Treytorrens (1785-1856), elle est née à Neuchâtel dans une riche famille réformée, de l'union de Samuel-Henry et de Françoise Borel. En automne 1811, au mois d'octobre probablement, à la suite d'une lente évolution intérieure qui l'a menée aux portes du catholicisme et afin de mieux connaître encore cette confession, elle arrive à Sion : elle s'installe d'abord chez les sœurs hospitalières à l'hôpital Saint-Jean, puis au sein de la famille de Louis Tousard d'Olbec (1757-1840), qui habite l'ancienne résidence de France. C'est dans cette demeure qu'elle va faire la connaissance de Charles d'Odet (1776-1846), notaire, conseiller municipal à Sion, capitaine à l'armée. La jeune femme et le Valaisan vont s'éprendre l'un de l'autre, et leur histoire d'amour, parsemée de nombreuses ruptures, durera quelque cinq ans. En décembre 1812, Eugénie se rend à Genève afin d'y achever son instruction religieuse auprès du curé Jean-François Vuarin (1769-1843), loin de celui qu'elle aime et dont la présence nuit à la quiétude nécessaire à sa conversion et, dès lors, leur séparation va donner naissance à une abondante correspondance. De Genève, Eugénie gagne le couvent de la Visitation à Chambéry, où elle se convertit au catholicisme le 27 mai 1813. En été 1813, elle est de retour à Genève pour y soigner son état de santé devenu déficient et, en décembre de la même année, elle vient s'installer dans la propriété familiale de Guévaux, au bord du lac de Morat, d'où elle se rendra quelquefois au couvent de la Visitation de Fribourg afin d'y pratiquer sa foi. De la fin mai 1816 au 6 août 1816, la Vaudoise séjourne à Saint-Maurice dans la famille de Charles-Emmanuel de Rivaz (1753-1830), oncle de Charles d'Odet, ce qui permet à celui-ci de lui rendre de fréquentes visites. Puis Eugénie retourne à Guévaux. Au cours de l'année 1817, Charles et elle rompent définitivement après avoir été à plusieurs reprises très près de se marier et, par conséquent, cessent de s'écrire.

La correspondance que le Valaisan et Eugénie de Treytorrens ont échangée de 1812 à 1817, ainsi que diverses lettres qui s'y rapportent, a été exploitée par nous-même dans *Eugénie de Treytorrens et Charles d'Odet : étude de leur corres-*

pondance inédite (1812-1817), ouvrage en deux volumes paru en 1985 dans la collection *Bibliotheca Vallesiana*.

C'est donc les lettres écrites par Eugénie de Treytorrens de 1812 à 1817 et la relation que nous a laissée François Bourquenoud de son voyage en Valais en 1810 qui sont à la source des comparaisons et des réflexions qui vont suivre.

II

Leurs témoignages sur le Valais

Relief et paysages

François Bourquenoud et Eugénie de Treytorrens sont impressionnés par le relief tourmenté qui caractérise le Valais. Au cours de son récit, le Fribourgeois en fait plusieurs descriptions dont nous donnerons deux exemples. D'une part, évoquant sa marche du Sanetsch à Chandolin, il écrit notamment : « On passe la Morge sur un pont [le pont du Diable] d'une hauteur effrayante ; ses eaux sont noires ; la vue des cavernes immenses de ses rochers, leurs contours qui ressemblent à des stalles de moines, ces angles qui s'avancent, se croisent et semblent tous receler quelque horreur, le retentissement des eaux du torrent dans ses sinuosités profondes, ces rochers entrouverts à une hauteur effrayante retracent avec énergie à l'imagination l'idée du Tartare. [...] Depuis le passage du pont, le chemin devient effrayant, quoiqu'il soit large d'un bon nombre de pieds ; au-dessus de la tête du voyageur s'élèvent des rochers à pic qui menacent de l'écraser à chaque instant par leur chute ; il n'est pas rare de voir des éboulements combler le chemin, c'est ce qui arriva la veille de notre passage : une assez grande quantité de terre glaise éboulée s'était arrêtée au milieu du chemin ; il n'y a point de détours à faire, il nous fallut passer par-dessus ; aux pieds du voyageur sont les précipices affreux creusés par le cours de ce torrent. »²

D'autre part, quittant Brigue pour rejoindre Sion, il fait allusion à « la situation de ces villages placés dans les montagnes à la droite du Rhône en descendant, dans des endroits où l'on soupçonnait tout au plus l'habitation des chamois ; l'on y découvre tout à coup, constate-t-il, des villages, des églises, des champs, des prairies, des vergers, etc. L'industrie a fertilisé dans le Valais tous les morceaux de terrains épars entre ces rochers, à travers desquels [*sic*] l'on remarque des sentiers qui conduisent à un village où les habitants sont obligés de porter sur leur dos les provisions qu'ils tirent de la plaine ; ailleurs, c'est un torrent, un bois qu'il faut traverser pour monter à tel autre village ; la situation de ces villages adossés sur le flanc des montagnes, couronnant la cime de quelques rochers inférieurs, abrités par d'autres rochers dont les sommets vont se perdre dans les nuées, cette situation, dis-je, est très pittoresque et imposante ; en même temps l'on dirait que l'homme s'est fixé sur ces hauteurs pour commander la nature. »³

² BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 104.

³ *Ibidem*, pp. 120 et 121.

Eugénie de Treytorrens n'a pas l'occasion de broser de tels tableaux puisqu'elle s'adresse à Charles d'Odet qui vit en Valais et connaît mieux qu'elle cette région. Cependant, pour avoir vécu principalement à Neuchâtel et à Guévaux, elle est habituée à un relief plus aéré, plus doux que celui du Valais et trois remarques qu'elle fait dans ses lettres en disent long sur les impressions qu'elle a ressenties: le 10 juillet 1813, elle écrit que les montagnes valaisannes «sont trop près, trop uniformes», et elle ajoute: «Je voudrais les reculer, les découper, y trouver des espaces où ma vue pût pénétrer. Elles ont quelque chose de sévère comme la morale du chrétien; elles semblent rétrécir le cœur, borner la pensée, arrêter l'imagination.»⁴ Le 22 octobre 1813, elle dissuade Charles de construire une maison de villégiature sur un terrain qu'il possède à Molignon, au-dessus de Sion: «Si vous m'en croyez, lui dit-elle, vous ne bâtirez point là; le terrain n'y est pas bon et le lieu pas beau, serré entre la montagne et le ravin, ne pouvant y arriver qu'à mulet.»⁵ Le 2 août 1816, Eugénie s'exclame: «Tu plaisantes, mon ami, quand tu crois avoir de quoi satisfaire mon goût de campagne en Valais. Il n'y en a pas une. Compares-tu ces baraques [= ces chalets] entourées de rocaillies et de ravins, sans vue, sans environs, dépouillées de tout, à ces jolies campagnes du canton de Vaud, à cet air sain et pur, à ces vues enchantées, à ces habitations riantes et commodes qui ne laissent rien à désirer d'utile et d'agréable, à ces jardins où tous les fruits se succèdent, à ces possessions variées et réunies où l'on est chez soi loin à la ronde, où l'on a des vaches et de tous les animaux, sans oublier un petit équipage pour chercher les amis avec lesquels on double ses jouissances? Tu es aveugle, mon Odet, si tu ne vois pas la différence.»⁶

François Bourquenoud contemple le relief du Valais en touriste, tandis qu'Eugénie de Treytorrens le regarde avec les yeux d'une étrangère destinée à y vivre probablement le restant de ses jours. D'où un éclairage différent jeté sur une réalité qui, en fait, impose ses caractéristiques à l'un et à l'autre.

La malpropreté

A Chandolin, François Bourquenoud a l'occasion d'être reçu par Jean-Baptiste Jacquier (1769-1843), notaire et homme politique, naguère député au Grand Conseil de la République helvétique et, à l'époque, député à la Diète valaisanne et président du dizain de Sion. «Sa maison, écrit le Fribourgeois, fut donc la première maison où j'entrai en Valais. Cette maison est bâtie en pierre; elle peut passer extérieurement, mais le corridor d'entrée ressemble par la malpropreté qui y règne à une entrée d'écurie; des escaliers où l'on ne voit goutte conduisent à la chambre de ménage, des layettes clouées tout autour de la chambre

⁴ Archives cantonales du Valais à Sion (= AV), fonds d'Odet 3, P 76, n° 159: Eug. à Ch., [Genève,] le 10 juillet 1813, orig. — Ayant quitté Saint-Maurice pour Guévaux, elle écrit, le 14 août 1816: «Je jouis avec extase de la vue enchantée de notre lac [de Morat]. Les glaciers sont plus beaux de loin que de près; on respire mieux dans un pays ouvert.» (AV, fonds de Rivaz, cart. 47, fasc. 40, n° 22: Eug. à Mme Marie-Catherine de Rivaz, Guévaux, le 14 août 1816, orig.)

⁵ AV, fonds d'Odet 3, P 76, n° 187: Eug. à Ch., Guévaux, le 22 oct. 1813, orig.

⁶ *Ibidem*, n° 77: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] les 2, 3 et 4 août 1816, orig.

serraient les différents objets de ménage ; sur l'une étaient des souliers, de la poix, des œufs ; ailleurs des écuelles, des bonnets, des capes de femme, des fruits ; ici une jupe de femme, des corsets pendus à un clou ; là des chapeaux, des culottes pendus ailleurs ; c'était une confusion de toutes sortes d'objets de ménage et de meubles mêlés ensemble et, pour complément de la pièce, des poules volant sur le fourneau, déposant sur les bancs et le plancher, non pas des œufs, mais vous entendrez bien quoi, tout cela me présentait un tableau, si ce n'est des plus propres, au moins des plus ridicules et des plus dégoûtants. M. Jacquier, qui savait ce que c'était que la propreté, ayant été à Berne, nous fit des excuses en disant : „Vous savez bien, Messieurs, que dans ce pays-ci l'on n'est pas bien propre.” Il n'était pas nécessaire qu'il le dît, car la preuve existait bien sans avoir recours à beaucoup d'arguments pour le prouver ; il aurait mieux fait de prêcher la propreté d'exemple que de parole.»⁷

Quant à la ville de Sion, François Bourquenoud la trouve sale et parle même de son «excessive malpropreté»⁸. L'odeur du chanvre que l'on y rouit n'arrange rien : elle incommoda fortement le visiteur et le met dans de mauvaises dispositions envers la cité : «[...] Nous allâmes voir l'hôpital, raconte le Fribourgeois, mais, tout à coup, je sentis une odeur empestée qui faillit me suffoquer ; la ville entière était empoisonnée de cette odeur. Le Révérend Père [Nicolas] me dit que, dans ce pays-là, l'on rouissait le chanvre et que l'on ne l'arrangeait pas comme dans le canton de Fribourg. Je ne tardai pas à m'en convaincre : dans tous les coins de la ville jusqu'à la porte de l'hôpital même, l'on voyait des tas de chanvre appuyés pour le dessécher et ensuite le replonger dans quelques eaux croupies pour le dessécher de nouveau jusqu'à ce que le chanvre fût suffisamment roui. L'on ne peut pas se figurer l'odeur détestable de ce chanvre et le désagrément qu'il y a pour les personnes qui ne sont pas accoutumées de voyager dans cette saison dans le pays où on le rouit. Tous les linges ressentent plus ou moins cette odeur, jusqu'aux serviettes.»⁹

Le soir venu, François Bourquenoud, qui loge à l'auberge de la *Croix-Blanche*, inspecte son lit avant de se coucher, car, dit-il, les punaises «abondent» en Valais et «les bois de lit sont montés à vis afin de faciliter la destruction de ces insectes»¹⁰.

Le village de Tourtemagne et ses environs ne trouvent pas grâce non plus aux yeux — et à l'odorat — de François Bourquenoud. Il écrit en effet : «Avant d'arriver à Tourtemagne, dans une plaine où l'on a tracé la nouvelle route, des deux côtés l'on a creusé des fossés pour récolter les eaux ; les paysans emploient l'eau croupie de ces fossés pour rouir leur chanvre. Il est impossible de se figurer l'odeur pestilentielle qui en sortait ainsi que des marais qui sont le long du Rhône et qui sont alimentés par les eaux de ce fleuve ; l'on aurait dit que ces marais recelaient du soufre, des charognes en putréfaction, etc. ; il n'est pas possible de décrire cette odeur qui est vraiment insupportable.»¹¹ A l'aller, ils s'arrêtent à l'auberge de Tourtemagne pour y dîner et y sont incommodés par la

⁷ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 106.

⁸ *Ibidem*, p. 112.

⁹ *Ibidem*, p. 109.

¹⁰ *Ibidem*, p. 107.

¹¹ *Ibidem*, p. 114.

puanteur régnante¹². Au retour, ils s'arrêtent à nouveau dans ce village, car le Père Nicolas souhaite y dire la messe. Il va trouver le curé du lieu, Jean-Michel Tenisch (1764-1824), qui le mène à l'église. «Mais quelle odeur et quelle malpropreté dans le temple du Seigneur! s'écrie Bourquenoud. Il lui donna, pour célébrer, un calice et un purificateur d'une malpropreté dégoûtante. Je ne puis pas concevoir comme il a pu célébrer. Le curé, dans ses habillements, faisait preuve de la même saleté.»¹³

Tandis que le Père Nicolas et François Bourquenoud sont à l'église, Jean-Népomucène Jeggli est allé à l'auberge commander les petits déjeuners. Ceux-ci vont être avalés rapidement: «Si nous étions restés une heure dans ce cabaret, nous aurions été suffoqués tant il y puait»¹⁴, constate Bourquenoud qui ajoute qu'il considère Tourtemagne «à tous égards comme l'endroit le plus malpropre du Valais, où le fumier et la boue allaient jusqu'à mi-jambe [sic] dans tout le village»¹⁵.

Bourquenoud se plaint également du manque de propreté des auberges de Sierre, de Brigue, de celle de Viège «qui ne le cédait en rien pour l'odeur aromatique à celle de Tourtemagne»¹⁶, et il va jusqu'à dire que cette dernière «est, ainsi que tout le village, d'une malpropreté dégoûtante»¹⁷; il signale enfin avoir rencontré à Martigny le Père Athanase, né Jean Chatton (1774-1843), capucin fribourgeois, alors au couvent de Saint-Maurice, qui «est aussi rassasié de la propreté valaisanne que nous»¹⁸.

Sur ce chapitre Eugénie de Treytorrens se montre tout aussi sévère que François Bourquenoud, même si elle se contente en règle générale de dénoncer le peu de cas que les Valaisans font de la propreté. Le 11 août 1814, elle écrit à Charles d'Odet: «[...] Je me représente vos rassemblements dans l'absence du goût, de l'amabilité, ces tables de bois pour jouer, ces fiches de cartes, ces meubles de bois grossier, ces lits sans rideaux, ces parois de planches noires et mal jointes, remplies de punaises..., ces ajustements déplaisants, sans élégance, sans propreté même...»¹⁹. Le 27 décembre 1814, elle admet ne pas aimer Sion, car elle y a vu entre autres «des punaises, de la malpropreté, des mets dégoûtants, des appartements misérables»²⁰. Et son insistance à vouloir que Charles fasse rénover sa maison sise au sommet de la rue des Châteaux, remplace ses vieux meubles par des neufs s'explique notamment par sa hantise des punaises, comme elle l'admet le 31 juillet 1816: «[...] Si tu voulais me faire un grand plaisir, tu ne me refuserais pas de te défaire de tous les vieux meubles que tu peux avoir et qui, peut-être, en ont, comme vieux bois de lit, tables, chaises, etc. Je voudrais tant ne pas trouver de ces choses.»²¹ «Un peu d'élégance, beaucoup de propreté», voilà ce qu'elle souhaite²².

¹² *Ibidem*, p. 115.

¹³ *Ibidem*, p. 121.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ *Ibidem*, p. 122.

¹⁶ *Ibidem*, p. 115.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ *Ibidem*, p. 122.

¹⁹ AV, fonds d'Odet 3, P 76, n° 94 et P 77, n° 20: Eug. à Ch., [Guévaux,] les 11 et 12 août 1814, orig.

²⁰ *Ibidem*, P 77, n° 25: Eug. à Ch., Guévaux, le 27 déc. 1814, orig.

²¹ *Ibidem*, n° 82: Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] le 31 juillet 1816, orig.

²² *Ibidem*, P 76, n° 73: Eug. à Ch., Guévaux, le 24 fév. [1814], orig. — «Ayons peu, s'il le faut, dit-elle encore, mais que tout soit propre et agréable dans sa simplicité.» (*Ibidem*, P 77, n° 82.)

Le 31 juillet 1816, elle exhorte son futur — et hypothétique! — époux à s'acheter du beau linge quand il viendra la rejoindre la nuit — «cela étant indispensable à la propreté», précise-t-elle — car les Valaisans, lui a dit Marguerite Tousard d'Olbec²³ (1761-1841), n'ont guère l'habitude de soigner leur mise en ces circonstances!²⁴...

Le crétinisme

A peine François Bourquenoud foule-t-il la partie valaisanne du Sanetsch qu'il aperçoit des crétins: «C'est ici que je commençai à voir, écrit-il, les premiers échantillons de l'indolence valaisanne, de ces gens atteints de cette infirmité affreuse connue sous le nom de *crétinisme*; tous les habitants de ces chalets étaient appuyés contre les murailles de leurs huttes comme des statues»²⁵. Et son témoignage sur ce fléau de se poursuivre: «Arrivés à Chandolin, nous vîmes une espèce de crétine qui avait le sein découvert, assise dans la rue, allaitant son enfant, semblable à une truie qui allaite ses petits — que l'on me pardonne cette expression, mais la comparaison est parfaite — elle ne se dérangea pas quoiqu'elle vît un religieux [le Père Nicolas] qui passait à côté d'elle.»²⁶ Puis, peu avant d'arriver à Tourtemagne, dans la plaine, il a observé, affirme-t-il, que «l'espèce humaine» y est «plus dégradée qu'ailleurs dans le Valais»²⁷, et il constate enfin que «ceux qui disent qu'il y a moins de crétins et idiots depuis Sion jusqu'à Brigue que dans le reste du Valais [de Sion à Saint-Maurice] se trompent grossièrement»²⁸.

En plus de ce qu'il a vu, il rapporte diverses affirmations lues ou entendues: il signale que c'est à Nendaz que «l'on trouve le plus de crétins»²⁹, que les habitants de la plaine du Rhône forment «*en grande partie l'espèce la plus dégradée et la plus disgraciée de la nature*»; qu'«on prétend que, si elle [cette espèce] n'était pas régénérée par les alliances des étrangers et les hommes des régions supérieures, elle périrait bientôt»; qu'il existe «une chose vraiment singulière touchant ces crétins, c'est que, si deux époux étrangers, d'un pays sain où l'on ne connaît pas le crétinisme, viennent s'établir en Valais, il est rare qu'ils n'aient pas quelques enfants crétins»³⁰.

«Chacun sait, constate Bourquenoud, que le crétinisme est une *maladie terrible qui absorbe une partie de la population du Valais et lui enlève les facultés productives du travail et de la pensée.*»³¹ Même s'il affirme que «l'on a beaucoup

²³ Marguerite de Nucé, cousine de Charles d'Odet, a épousé en 1789 le Français Louis Tousard d'Olbec.

²⁴ AV, fonds d'Odet 3, P 77, n° 82.

²⁵ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 102. — Souligné par le Fribourgeois.

²⁶ *Ibidem*, pp. 105 et 106.

²⁷ *Ibidem*, p. 114.

²⁸ *Ibidem*, p. 118.

²⁹ *Ibidem*, p. 107.

³⁰ *Ibidem*, p. 114. — Souligné par nous-même; voir ci-dessous, p. 111.

³¹ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 106. — Souligné par nous-même. Voir ci-dessous, p. 111.

écrit et beaucoup discuté sur cette maladie et [que] l'on est encore à en découvrir la cause»³², il semble admettre comme motifs possibles de ce fléau la malpropreté, «*les exhalaisons meurtrières des marais*» qui parsèment la vallée du Rhône³³ et le fait que l'air est en général plus nocif dans les terres basses qu'en altitude.

Dans sa correspondance avec Charles d'Odet, Eugénie de Treytorrens fait allusion à plusieurs reprises au crétinisme : une seule fois, elle précise qu'elle a vu des crétins à Sion³⁴ ; dans les autres cas, elle se contente de dire son horreur du crétinisme³⁵. Sa relative discrétion sur le sujet s'explique aisément : Hippolyte d'Odet (1793-1857), un des frères cadets de Charles, souffre de cette forme de débilité mentale et de dégénérescence physique, et il serait fort malvenu d'insister lourdement sur une réalité qui a frappé et meurtri la famille de son ami. Le drame d'Eugénie, c'est de penser que le climat du Valais — et celui de Sion en particulier — peut être cause de crétinisme, de même d'ailleurs que du goitre. Aussi parle-t-elle du «*vice du climat de Sion*» ; aussi affirme-t-elle que l'air de Sion n'est pas sain et pense-t-elle que s'établir définitivement dans la capitale valaisanne à la suite de son mariage sera néfaste à sa santé³⁶. Et de craindre de devenir sujette au goitre et de donner naissance à des enfants atteints de crétinisme³⁷...

Notons, d'une part, que l'insistance avec laquelle elle fait allusion à ce fléau, que le ton sur lequel elle s'exprime à ce sujet sont tout aussi révélateurs que de cruelles descriptions ; notons, d'autre part, que la Vaudoise parle beaucoup de malpropreté dans son témoignage sur le Valais, mais qu'elle ne se permet jamais de faire le lien entre celle-ci et le crétinisme. Et pour cause...

Divers

François Bourquenoud et Eugénie de Treytorrens témoignent encore longuement de la forte empreinte du catholicisme sur le Valais et sur ses habitants ; ils évoquent également d'autres sujets communs, mais soit l'un et l'autre, soit l'un ou l'autre s'y arrêtent peu : nous pensons notamment au climat du Valais ; à la pauvreté de ce pays essentiellement agricole, où le numéraire est rare ; aux indigènes laborieux qui manquent en règle générale de savoir-vivre, de raffinement, mais dont beaucoup ont néanmoins le sens de l'hospitalité³⁸ ; à la supériorité de Saint-Maurice et de ses environs sur le reste du Valais, supériorité que le Fribourgeois résume en ces termes : «*On commence à s'apercevoir à Saint-Maurice*

³² BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 107.

³³ *Ibidem*, p. 114. — Souligné par nous-même. Voir ci-dessous, p. 111.

³⁴ AV, fonds d'Odet 3, P 77, n° 25.

³⁵ Par exemple, *ibidem*, P 76, n° 73 ; *ibidem*, n° 143 : Eug. à Ch., [Guévaux,] le 8 mars 181[4], orig.

³⁶ Voir, respectivement, *ibidem*, n° 104 : Eug. à Ch., [Saint-Maurice,] les 30 juin et 2 juillet 1816, orig. ; *ibidem*, n° 69 et n° 71 : Eug. à Ch., Saint-Maurice, du 3 au 8 juillet [1816], orig. ; *ibidem*, n° 105 : Eug. à Ch., [Saint-Maurice, le 9 juillet 1816,] orig.

³⁷ *Ibidem*, n° 69 et n° 71.

³⁸ L'éloge d'Eugénie est moins prononcé sur ce point que celui de François BOURQUENOUD. Elle va même jusqu'à évoquer, le 30 juillet 1816, dans des circonstances particulières il est vrai, «*l'humeur peu généreuse des Valaisans*». (Voir PUTALLAZ, t. II, p. 150, note 22.)

du voisinage du Valais avec le Pays de Vaud. Les maisons y sont plus propres, les hommes mieux habillés, les femmes plus élégamment mises; en général le caractère des habitants y est plus développé que dans la contrée que nous venions de parcourir. »³⁹

Sur d'autres points, le contenu des textes du Fribourgeois et de la Vaudoise diffère: par exemple, François Bourquenoud s'intéresse à la flore du Valais, donne quelques renseignements d'ordre historique, rapporte l'une ou l'autre légende indigène, tandis qu'Eugénie de Treytorrens évoque l'actualité politique et militaire, peint la vie quotidienne locale ou discute contrat de mariage.

On nous pardonnera, vu les objectifs limités du présent travail, de ne pas nous appesantir sur ces divers sujets.

III

Quelques réflexions sur ces témoignages

Les témoignages de François Bourquenoud et d'Eugénie de Treytorrens sur le Valais sont issus de personnalités, de motifs et de circonstances fort différents. Le premier est écrit par un Fribourgeois de confession catholique, le second par une Vaudoise élevée dans un milieu réformé. L'un est destiné à avoir des lecteurs⁴⁰ et l'autre est d'ordre strictement privé, n'étant adressé qu'à Charles d'Odet. L'un est la relation d'une excursion qui a duré six jours environ et qui a conduit son auteur du Sanetsch à Sion, de Sion au Simplon et du Simplon à Saint-Maurice; l'autre est extrait d'une abondante correspondance qui déborde très largement le cadre du Valais, et son auteur, qui a vécu quelque seize mois dans cette région, a eu le temps de s'intégrer à la vie indigène, a bien connu les villes de Sion et de Saint-Maurice ainsi que leurs environs — Eugénie a séjourné, par exemple, aux Mayens-de-Sion en été 1812⁴¹. Enfin, François Bourquenoud a regardé le Valais en touriste et en botaniste surtout, tandis que la Vaudoise y est venue pour des raisons religieuses, y a rencontré l'amour et, dès lors, a considéré cette région comme celle où il lui faudrait s'installer et vivre après avoir épousé l' élu de son cœur.

Or ce qui frappe, c'est la similitude de leurs deux témoignages. Certes, les sujets qu'ils abordent ne sont pas tous les mêmes; certes, les détails qu'ils donnent concernent souvent des lieux et des gens différents. Mais il n'empêche

³⁹ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 125.

⁴⁰ François KÜENLIN a tiré une version libre en allemand de la relation de François BOURQUENOUD, version qui a été publiée dans les *Erheiterungen* de 1822 sous le titre *Eine Reise nach dem Wallis*. «Plus tard, KÜENLIN a repris ce voyage en Valais et l'a publié cette fois-ci sous son nom: *Walliser-Reise*. Il s'est contenté dans cette nouvelle édition de polir son texte et d'en accentuer encore le caractère littéraire et folklorique.» (BOURQUENOUD, p. 96.) Voir François KÜENLIN, *Historisch-Romantische Schilderungen aus der westlichen Schweiz*, Zürich, 1840, vol. 2, pp. 47-86.

⁴¹ PUTALLAZ, t. II, p. 146. — De plus, la présence d'Eugénie de Treytorrens à Sion implique un parcours, à l'aller comme au retour, de plusieurs dizaines de kilomètres le long de la plaine du Rhône.

qu'il ressort de leurs écrits une image identique du Valais, qu'ils parlent du relief et des paysages, ce qui va de soi, qu'ils évoquent la malpropreté, le crétinisme, la mentalité religieuse des autochtones ou d'autres sujets encore. Et si, après une telle constatation, on doutait malgré tout de la valeur de leurs témoignages, il suffirait, pour se convaincre de leur crédibilité, de les comparer à d'autres textes de l'époque, soit: *Meine Reise durch das Wallis und Pays de Vaud im Jahr 1803* (Stuttgart, 1805) de Christian GOTTLIEB HÖLDER, *Idées sur le crétinisme* (Montpellier, 1805) de François d'ODET, *Lettre sur le Valais et sur les mœurs de ses habitants* (Paris, 1806) de Joseph ESCHASSÉRIAUX, *Lettres sur la route de Genève à Milan par le Simplon, écrites en 1809* (Paris, Genève, 1810) de Georges MALLET, *Description du département du Simplon ou de la ci-devant République de Vallais* (Sion, 1812) de Hildebrand SCHINER, *Voyage d'un convalescent dans le département du Simplon* (s.l., 1813) de Chrétien DESLOGES, *Essai statistique sur le canton de Vallais* (Zurich, 1820) de Philippe BRIDEL, *Mémoire du comte [Claude-Philibert Barthelot] de Rambuteau* (Paris, 1905) publ. par son petit-fils, sans omettre les mémoires sur le crétinisme rédigés par Charles MACOGNIN DE LA PIERRE et par Charles-Emmanuel DE RIVAZ⁴². Et cette liste n'a rien d'exhaustif.

Est-ce à dire que les témoignages de François Bourquenoud et d'Eugénie de Treytorrens sont sans reproches? Certes non.

Ainsi le Fribourgeois écrit-il sa relation «d'un jet et sans retouche»⁴³, ce qui entraîne diverses maladresses: comment peut-il soutenir que l'air des montagnes est plus sain que celui de la plaine après avoir décrit les crétins rencontrés au Sanetsch et à Chandolin, après avoir déclaré que c'est à Nendaz que l'on trouve le plus de crétins — il est d'ailleurs un des rares voyageurs, peut-être le seul, à soutenir cette dernière affirmation? On peut lui reprocher pour le moins de n'avoir pas cherché à approfondir la question du crétinisme et d'avoir manqué en l'occurrence de cohérence. De plus, après avoir affirmé que la *Croix-Blanche*, l'auberge où il a dormi à Sion, «est l'un des bâtiments les plus propres» qu'il ait rencontrés en Valais⁴⁴, qu'il n'y a pas trouvé de punaises et qu'il y a très bien dormi⁴⁵, comment peut-il écrire quelques pages plus loin: «Il y a beaucoup d'étrangers dans le Valais. Par un hasard singulier, l'aubergiste où nous avons logé à Sion, celui de Sierre où nous nous étions arrêtés, celui de Brigue où nous logions ce jour-là [le 18 août 1810] sont frères et originaires de Souabe⁴⁶, mais ils paraissent déjà fraterniser avec la propreté valaisanne»⁴⁷? Enfin, ne peut-on s'étonner, si l'on tient compte de son seul récit, qu'il puisse affirmer que les punaises «abondent en

⁴² AV, fonds de Rivaz, cart. 78, n° 13: partie d'un mémoire écrit par Charles Macognin de la Pierre sur les questions proposées par le préfet du Simplon relativement aux crétins, sourds et muets, aliénés, etc., 13 p. manuscrites, 24 × 34,5 cm, copie; *ibidem*, cart. 42, n° 4: mémoire de Charles-Emmanuel de Rivaz envoyé le 1^{er} juillet 1813 au comte de Rambuteau, préfet du Simplon, sur la nature et les causes du crétinisme en réponse à la lettre qu'il avait écrite le 26 juin [...], suivi en particulier de notes sur ce que des écrivains ont dit dans leurs ouvrages relativement aux crétins, un cahier, 17,5 × 23 cm, 73 p. manuscrites, copie.

⁴³ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 95.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 112.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 107.

⁴⁶ Il s'agit de membres de la famille Beeger, originaires de Souabe, du Wurtemberg plus précisément, établis en Valais dès le XVIII^e siècle.

⁴⁷ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 116.

Valais», alors qu'il dit n'en avoir point trouvé à la *Croix-Blanche* à Sion, alors qu'il ne fait aucune autre allusion à ces insectes, ce qui tendrait à prouver qu'il n'a guère eu à souffrir de leur présence ? Nous avons vu en effet ci-dessus qu'il ne rate aucune occasion de décrire le manque d'hygiène, de propreté qui caractérise les Valaisans de l'époque...

Ce dernier point nous amène à parler des préjugés de François Bourquenoud sur le Valais. Lui-même reconnaît que, avant même de visiter cette région, il était «prévenu en faveur de la propreté valaisanne»⁴⁸ — de même qu'envers les punaises dont il craignait de subir les assauts ? — et, au fil de son récit, il ne montre pas toujours l'honnêteté intellectuelle souhaitée comme le démontre l'interrogation qui termine cette citation : «[A Sion,] M. Jeggli voulut rendre une visite à M. le chanoine [Joseph-Emmanuel de] Kalbermatten [(1757-1830)] qu'il avait eu en pension chez lui pendant la Révolution, à qui il était venu à bout de faire quitter la malpropreté valaisanne, mais nous ne le trouvâmes pas. Peut-être s'était-il absenté, honteux d'être retombé dans la crasse valaisanne ?»⁴⁹ Et que dire de sa façon de s'approprier sans gêne aucune certaines affirmations qu'il a copiées textuellement dans le livre de Joseph ESCHASSÉRIAUX déjà signalé, notamment les membres de phrases mis en italique ci-dessus ?⁵⁰ De plus, André Donnet indique que le Fribourgeois a puisé certains renseignements, qu'il donne à propos d'un concile qui se serait tenu à Saint-Maurice en 517, à la page 13 de la troisième partie de *Bibliothek der Schweizer - Geschichte* de Gottlieb Emanuel von Haller, parue en 1786⁵¹. De là à supposer que François Bourquenoud a lu divers ouvrages concernant de près ou de loin le Valais avant même de s'y rendre et qu'il y est arrivé empli de connaissances livresques et de certitudes, sources de préjugés, il y a un pas que nous n'hésitons guère à franchir.

Quant à Eugénie de Treytorrens, elle éprouve une certaine appréhension à l'idée de se marier, elle ne se fait guère à l'idée de s'installer définitivement loin de sa riche famille, loin de sa région natale, et l'on peut dire qu'elle noircit quelque peu la réalité valaisanne et pour justifier ses hésitations à épouser Charles et pour occulter certaines des raisons qui les expliquent. On peut dire encore que la jeune femme est venue en Valais avec des préjugés que certaines personnes de son entourage, notamment son oncle Alexandre Du Terreaux (1766-1833), ont contribué à élaborer : le 3 juillet 1816, elle reconnaît en effet avoir été «obsédée [...] par le tableau effrayant, écrit-elle, que mon oncle [...] me faisait de mes sacrifices et des vices du climat du pays où je voulais me fixer»⁵².

Mais ces reproches sont, tout compte fait, mineurs, d'autant plus que préjugé n'est pas nécessairement synonyme d'erreur. Nous pouvons donc affirmer, sans risque de nous tromper, que les témoignages de François Bourquenoud et

⁴⁸ *Ibidem*, p. 102. — Les préjugés sur le Valais sont souvent nombreux chez les voyageurs de l'époque.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 112.

⁵⁰ Voir pp. 107 et 108.

⁵¹ BOURQUENOUD, *op. cit.*, p. 124, note 60.

⁵² AV, fonds d'Odette 3, P 76, n° 69 et n° 71. Pour plus de détails, voir PUTALLAZ, t. II, pp. 172-176. — Quant aux causes qui, selon François BOURQUENOUD et Eugénie de Treytorrens, provoquent le crétinisme, elles sont le reflet d'une science encore balbutiante et elles ne peuvent être retenues à charge contre eux.

d'Eugénie de Treytorrens sont crédibles, à quelques manques de nuance, à quelques généralisations hâtives et à quelques détails près. Il faut néanmoins se souvenir, si on souhaite les utiliser, que tout témoignage est nécessairement subjectif, plus ou moins partiel, qu'il est à replacer dans son contexte et qu'il nous renseigne non seulement sur son objet, mais encore sur son auteur et le milieu d'où cet auteur est issu.

Une précision encore : si presque tous les voyageurs qui se rendent en Valais au début du XIX^e siècle insistent sur le crétinisme et la malpropreté qui leur paraissent être des caractéristiques de cette contrée, il ne faudrait pas en conclure que, à la même époque, de telles réalités n'existent pas ailleurs : le crétinisme touche notamment d'autres régions alpestres comme les Grisons, la vallée d'Aoste et la Maurienne⁵³ et, même si les préoccupations hygiéniques se répandent de plus en plus dans certains milieux privilégiés, tel celui d'Eugénie, la majorité des Européens — sans parler des habitants des autres continents — vit dans des conditions encore fort éloignées de la salubrité actuelle⁵⁴.

Conclusion

En cette année 1991 où l'on célèbre le 700^e anniversaire de la Confédération helvétique, il nous a paru intéressant de comparer les textes que François Bourquenoud et Eugénie de Treytorrens ont laissés sur le Valais et qui reflètent l'image que la plupart des Confédérés avaient de cette région au début du XIX^e siècle.

Ces deux témoignages sans complaisance ne sauraient blesser l'orgueil des Valaisans d'aujourd'hui, car, indirectement et involontairement, ils rendent hommage à tous les Valaisans du XIX^e et du XX^e siècle qui ont contribué à l'évolution remarquable que leur patrie a connue en quelque 180 ans et dont la tâche a été facilitée par la création de l'Etat fédéral suisse en 1848.

⁵³ Max LINIGER-GOUMAZ affirme que «le crétinisme sévissait gravement sur une aire très vaste, qui englobe l'ensemble de la vallée du Danube, les zones alpines du Royaume de Sardaigne, la France», de même que les «régions alpines» et le «moyen pays» helvétique. (Max LINIGER-GOUMAZ, *De l'éradication du crétinisme* [...], Montreux, 1989, p. 18.)

⁵⁴ Dans *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, t. I: *Les structures du quotidien: le possible et l'impossible*, Paris, 1979, p. 270, Fernand BRAUDEL, évoquant les villes européennes des XVII^e et XVIII^e siècles, écrit: «L'imparfaite vidange des fosses d'aisance à Paris, en 1788, pose des problèmes dont l'Académie des Sciences elle-même se préoccupe. Et les pots de chambre continuent, comme toujours, à se vider par les fenêtres; les rues sont des cloaques. Longtemps les Parisiens, aux Tuileries, „sous une rangée d'ifs se soulageaient leurs besoins”; chassés de là par les gardes suisses, ils se portèrent vers les rives de la Seine qui „révoltent également l'œil et l'odorat”. L'image est du règne de Louis XVI. Et toutes les villes sont plus ou moins logées à la même enseigne, les grandes comme les médiocres, Liège comme Cadix, Madrid comme ces petites villes de Haute-Auvergne traversées généralement par un canal ou un torrent, dit le „merderel”, qui „recevait tout ce qu'on voulait lui confier”. » Et d'ajouter: «Les puces, poux et punaises occupent aussi bien Londres que Paris, les intérieurs riches comme les pauvres.» Assurément, cette réalité n'a pas été supprimée d'un coup de baguette magique à l'aube du XIX^e siècle, même si, à l'époque, nous l'avons laissé entendre, la situation s'améliore en divers endroits.